

Corrigé de la dissertation / citation de PMF	Intro
<p>Dans son film datant de 1939 intitulé « Mr Smith goes to Washington » (« Mr Smith au sénat »), Franck Capra dénonce la façon dont les institutions américaines sont dévoyées de l'intérieur tant par les représentants du peuple que par les journalistes, tous plus soucieux de garantir leurs intérêts personnels ou ceux des plus puissants, que le Bien public. Après la mort d'un sénateur, Jefferson Smith (portant symboliquement le nom d'un des Pères de l'Indépendance américaine, associé au nom de famille anglophone le plus banal qui soit), homme ordinaire et honnête, grand naïf plein d'idéaux, doit remplacer le défunt à son poste ; on tente de le manipuler et il semble ne pas faire le poids face à des ténors de la politique sans scrupules, comme le montre subtilement la scène de son investiture au Sénat ; mais il fera tout ce qu'il peut pour résister aux pressions. Comme pour faire écho à cette oeuvre cinématographique qui dénonce les vicissitudes du monde politique, Pierre Mendès-France décrivait en 1962 sa peur de voir la démocratie modifiée et menacée de l'intérieur : « <b>parce qu'elle n'est jamais pleinement acquise, la démocratie est toujours menacée. Par ses adversaires, sans aucun doute. Mais bien plus encore par la négligence ou l'inertie des citoyens</b> ». Il souligne tout d'abord que la démocratie n'est jamais définitivement acquise car ce régime se définit comme le gouvernement du peuple et repose donc sur la bonne volonté et l'engagement de ses citoyens, qui ne doivent pas laisser à d'autres le soin de décider du sort commun. La démocratie est un processus ouvert et inachevé, ce qui constitue à la fois sa force – toujours susceptible d'améliorations – et sa faiblesse – toujours menacée par des forces contraires, qu'elle risque d'autant plus d'accueillir en son sein qu'elle se doit d'être ouverte à tous. Ainsi, selon Mendès-France, ce ne sont pas tant des ennemis extérieurs qui la menacent – ceux qui reprochent précisément à la démocratie d'être un régime faible et inefficace, et qui veulent lui substituer un régime autoritaire. Ce sont ses propres citoyens qui constitueraient comme une menace intérieure, chez ceux-là même qui en font la promotion : ils ne se donneraient pas toujours les moyens de satisfaire leur désir de justice et pêcheraient par négligence (choix des jouissances privées au détriment du vivre ensemble, désintérêt des affaires publiques) ou par inertie (manque d'action et de courage, paresse ou fatalisme face à la difficulté de la tâche). Il est vrai que le respect des libertés individuelles, propre à toute démocratie digne de ce nom, risque de confiner les citoyens dans une quête exclusive des plaisirs privés et dans une attente passive, au détriment d'un engagement actif dans l'espace public. Cependant, cette thèse ne sous-estime-t-elle pas le poids des forces anti-démocratiques, qui empêchent la démocratie de naître ou la détruisent de l'extérieur ? Ainsi nous nous demanderons en quel sens la passivité des citoyens peut être plus dangereuse pour la démocratie que l'action de ses adversaires, puis en quoi les menaces extérieures sont les plus redoutables pour la mise en place durable d'une démocratie ; enfin, nous examinerons la nécessité, en démocratie, de transcender les tensions qui la traversent. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur les comédies d'Aristophane, <u>Les Cavaliers</u> et <u>L'Assemblée des femmes</u>, l'ouvrage philosophique de Tocqueville, <u>De la démocratie en Amérique</u>, et le roman uchronique de Philip Roth, <u>Le Complot contre l'Amérique</u>.</p> <p>* Pierre Mendès-France semble tout d'abord craindre que <b>l'individualisme des hommes démocratiques ne les détourne des affaires publiques, et ne les conduise à se replier sur les intérêts privés, tant ils ont pris l'habitude de voir leurs libertés reconnues et leurs désirs satisfaits</b>. Ils se préoccupent plus de leurs jouissances privées ou de leur réussite personnelle que du public, ce qui fragilise la démocratie de l'intérieur, comme le regrettait déjà Tocqueville au siècle précédent : « Les hommes qui habitent les pays démocratiques n'ayant ni supérieurs, ni inférieurs, ni associés habituels et nécessaires, se replient volontiers sur eux-mêmes et se considèrent isolément . Ils n'ont pas naturellement le goût de s'occuper du public». L'aspect négatif de l'individualisme ne consiste pas seulement à défendre son indépendance et ses choix personnels, mais à désertir l'agora pour préférer l'espace privé du foyer. Il serait anachronique de parler d'individualisme à propos des personnages des comédies d'Aristophane mais celui-ci dénonce une attitude assez semblable : <b>le thème récurrent de la nourriture, source de plaisir corporel</b>, dans les deux pièces, indique bien que les citoyens sont obsédés par l'appropriation, et même la thésaurisation des possessions matérielles. Il faut dire que la guerre a fait des ravages et engendré la pénurie et l'angoisse de la famine, d'où ce repli sur les fonctions biologiques que doit avoir en vue tout gouvernement démocratique (manger et se reproduire). Ce repli sur les exigences du ventre est d'autant plus frappant dans ce contexte grec qu'à cette époque le <i>polites</i> était un nouveau type d'homme, raisonnable et mesuré, désireux de se mêler à ses semblables plutôt que de rester à l'abri de la maison (<i>oikos</i>), au contraire de l'<i>idiotes</i> qui se préoccupe seulement de ses affaires privées. C'est ainsi que Praxagora décide de « faire de tous les tribunaux des salles à manger ». <u>L'Assemblée des femmes</u> se termine d'ailleurs sur un immense banquet où tous les Athéniens sont conviés et où certains « dévorent » même la nourriture selon</p>	<p><b>Amorce</b></p> <p><b>Restitution et analyse</b></p> <p><b>Problématisation</b></p> <p><b>Annnonce du plan</b></p> <p><b>la passivité des citoyens, principale menace de la démocratie</b></p> <p><b>a) Des citoyens négligents : l'individualisme affaiblit la démocratie de l'intérieur (plaisirs, intérêts privés)</b></p>

<p>le témoignage de Blépyros, comme pour faire triompher la fonction nourricière jadis réservée à la femme. Le choix du personnage du Charcutier dans <u>Les Cavaliers</u> n'est pas anodin non plus car, même si il succède au tyrannique Cléon, il ne cherche qu'à faire plaisir au peuple : il compare d'ailleurs l'art de parler en politique à « l'art de faire des pâtés » et considère que pour séduire le peuple il suffit de lui faire « une bonne petite cuisine de mots ». La gratitude de Démos à son égard n'est liée qu'au fait qu'il en prenne soin en lui offrant de quoi se nourrir et se vêtir chaudement : il avoue qu'il « fait la bête » et que seul compte pour lui de pouvoir « absorber sa pâtée quotidienne » ; c'est pourquoi il dit au Charcutier : « tu es l'homme le meilleur pour le peuple, le plus dévoué à l'égard de la ville et de mes doigts de pied » ; quand il lui fait don d'un manteau doté de manches, Démos compare cela à l'édification du Pirée par Thémistocle, mettant sur le même plan les grands ouvrages collectifs et son confort personnel. Dans le roman de Roth, chacun doit également veiller sur ses propres intérêts personnels et communautaires, comme le suggère Lindbergh dans son discours à propos des Juifs : « On ne saurait leur reprocher de veiller sur ce qu'ils considèrent comme leurs intérêts, mais nous devons aussi veiller sur les nôtres » ; il prend donc prétexte de l'existence d'intérêts égoïstes chez les autres pour mieux justifier les siens. L'attitude de la tante Evelyn le prouve, elle qui se rallie au pouvoir pour promouvoir son ascension sociale et étancher sa « rapacité pathologique ».</p> <p>* Pierre Mendès-France semble aussi craindre que les libertés et les droits acquis grâce au régime démocratique ne laissent place à <b>un attentisme passif</b> chez les citoyens qui la composent. En effet, ils n'ont plus rien à conquérir et deviennent des spectateurs passifs des événements. Si les hommes désintéressés sont rares en démocratie, selon Tocqueville, les hommes médiocres sont aussi « impuissants ». Ils se laissent gagner par une forme de paresse intellectuelle et morale, proche du « laisser faire », et c'est « pour ainsi dire <i>sans y penser</i> » qu'ils conçoivent un Etat paternaliste qui décide de tout, ou presque : « l'intelligence des peuples démocratiques reçoit avec délices les idées simples et générales », celles qui ne demandent pas d'effort de réflexion. C'est ainsi que le programme de Lindbergh se présente sous la forme d'un slogan simpliste : « Lindbergh ou la guerre », comme si les citoyens pouvaient désirer la guerre et ne pas préférer la tranquillité et la prospérité ; or « la grande majorité n'allait pas chercher plus loin », ils ne sont que les spectateurs admiratifs des prouesses d'un pilote d'avion qui leur renvoie une image flatteuse de l'Amérique. Une telle absence d'esprit critique et de lucidité rend la démocratie vulnérable comme le reproche le chœur des cavaliers à Démos : « On te mène facilement et tu aimes les flatteries qui te dupent ». Au début de la pièce <u>Les Cavaliers</u>, les seules solutions envisagées par les Serviteurs qui ne font que « gémir » sont la fuite, le suicide ou l'alcool. Pire : les citoyens laissent les autres non seulement penser mais aussi agir à leur place, ce qui est la négation même de l'esprit civique. Les citoyens hommes, comme devenus absents à eux-mêmes, se signalent d'abord par leur absence de la scène aussi bien théâtrale que politique de <u>L'Assemblée des femmes</u> ; ils dorment et arrivent en retard à l'assemblée, ce qui facilite la prise de pouvoir par les femmes, qui n'ont même pas à lutter pour cela - il n'y a pas de compétition, lutte) dans la pièce. Les deux serviteurs des <u>Cavaliers</u>, quant à eux, ne doivent leur libération qu'à l'intervention hasardeuse d'un charcutier et à l'interprétation oiseuse de certains oracles. Dans le même sens, Tocqueville note que la démocratie est confrontée à deux grands dangers, l'anarchie (trop de liberté) et le despotisme (trop d'égalité) mais que l'une et l'autre « peut sortir aussi aisément d'une seule et même cause, qui est <i>l'apathie générale</i>, fruit de l'individualisme ». Il ne s'agit plus alors d'une servitude qui serait le fait d'un tyran dans un climat violent mais d'une soumission volontaire et douce à un tuteur dans un climat tempéré. s'il utilise le terme de servitude, c'est au sens de La Boétie, c'est-à-dire au sens de servitude volontaire et consentie où l'on se complaît d'autant plus dans la soumission que l'on croit avoir choisi cette situation d'égalité sans liberté : « J'ai toujours cru que cette sorte de servitude, réglée, douce et paisible, dont je viens de faire le tableau, pourrait se combiner mieux qu'on ne l'imagine avec quelques-unes des formes extérieures de la liberté, et qu'il ne lui serait pas impossible de s'établir à l'ombre même de la souveraineté du peuple ».</p> <p>* <b>C'est donc cette apathie qu'il faut combattre pour préserver la démocratie de l'intérieur</b>, semble indiquer en creux PMF. Il y a des individus animés par l'amour de la liberté et de la justice, des citoyens qui sont prêts à défendre la démocratie en résistant à l'apathie combattant frontalement les ennemis de la démocratie. Tocqueville loue l'indocilité qu'inspire l'amour de l'égalité aux peuples démocratiques parce qu'elle dépose « au fond de l'esprit et du cœur de chaque homme cette notion obscure et ce penchant instinctif de l'indépendance politique ». Cette passion pour la liberté contient potentiellement le remède aux maux que l'égalité engendre et justifie certaines rébellions : « il y a des résistances honnêtes et des rébellions légitimes ». Nul doute que la liberté d'association et la liberté de la presse seront des contre-pouvoirs actifs et puissants face à cette inertie démocratique. La révolte de Walter Winchell, chroniqueur radio prenant la défense de la communauté juive persécutée par Lindbergh, redonne de l'espoir aux familles de Newark grâce à sa « combativité intrépide ». De</p>	<p><b>b) Des citoyens inertes : le fatalisme empêche d'améliorer le monde politique</b></p> <p>de d'agôn</p> <p><b>c) La préservation de la démocratie comme processus dynamique exige donc un esprit civique engagé</b></p>
---	--

<p>même le personnage de Praxagora est le seul personnage féminin qui mérite un nom et pas n'importe lequel : c'est elle « qui a l'habitude d'agir, qui a la pratique de l'agora » (praxis+agora), c'est une meneuse réfléchie et efficace, excellente oratrice, qui sait mener à bien un projet collectif, habile à persuader les hommes.</p> <p><b>TR :</b> Ainsi, négligence et inertie, que certains cherchent à combattre, constituent la négation de l'esprit et de l'engagement civiques : « pire que le bruit des bottes, le silence des pantoufles », comme disait l'écrivain suisse Max Frisch... On peut néanmoins se demander s'il ne faudrait pas réévaluer cette autre menace que PMF semble considérer comme secondaire : celle des adversaires, internes ou externes, qui agissent volontairement de façon anti-démocratique ; car bien des démocraties, à commencer par la nôtre, se sont historiquement construites dans une opposition à des régimes autoritaires.</p> <p><b>* La passivité des citoyens ne suffit pas à elle seule à mettre en péril la démocratie.</b> Elle l'affaiblit, certes, et prépare ainsi le terrain à une menace plus grave qui consiste dans l'action des ennemis de la démocratie. Tocqueville explique en effet que lorsque les citoyens n'exercent plus leur esprit critique, ils sont d'autant plus facilement endoctrinés et ne voient pas s'installer l'oppression dont ils sont victimes ; l'homme démocratique finit pas concevoir « l'idée d'un pouvoir unique et central qui mène tous les citoyens par lui-même ». Dans ce cas, la passivité peut être la cause d'un mal plus grand, le despotisme. C'est alors que le rapport de cause à effet s'inverse, créant un cercle vicieux : si la passivité facilite le despotisme, <b>le despotisme renforce en retour cette passivité.</b> Elle devient alors la conséquence d'une action visant à manipuler les foules et à endormir les consciences. Tocqueville évoque le paternalisme faussement bienveillant d'un Etat centralisé qui, à force de maintenir les particuliers sous sa tutelle, les habitue à se laisser diriger dans tous les aspects de leur existence publique ou privée, leur faisant perdre peu à peu l'usage de leur volonté propre : pire qu'une puissance paternelle qui ne contraint ses enfants que pour les rendre <i>in fine</i> plus autonomes, « il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche au contraire qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance ». <b>La passivité des citoyens peut alors devenir un effet pervers de l'action des ennemis de la démocratie, jusqu'à s'incarner à travers un figure tyrannique.</b> Dans <u>Les Cavaliers</u>, Aristophane dénonce la violence et la duplicité du démagogue Cléon, sous les traits du Paphlagonien, dont les actions sèment le trouble dans la cité et n'ont d'autre but que de conquérir puis de conserver le pouvoir : « voilà qu'il gueule, l'homme qui ne cesse de bouleverser la ville ». Démos s'est ainsi laissé dominer par son propre serviteur, présenté comme « une espèce de génie dans le domaine de la fourberie et de la calomnie ». <b>La passivité des citoyens provoque comme une vacance du pouvoir, il ne reste alors qu'à trouver un tyran pour investir le lieu du pouvoir à leur place</b> et imposer aux autres ses décisions et ses désirs arbitraires. La personnalisation du pouvoir, normalement évitée par le principe de rotation des charges ou le tirage au sort, devient un effet paradoxal de sa dépersonnalisation, car à force de ne plus s'identifier <i>au</i> politique ou de ne plus s'engager <i>en</i> politique, le citoyen laisse à un autre - peu importe lequel - le soin de décider à sa place. Alors que la figure idéalisée de Lindbergh remplissait encore l'espace politique de l'aura glorieux d'un héros de l'aviation, lui conférant un semblant de sens moral, sa disparition à la fin du roman de Roth laisse un vide que Wheeler s'empresse de combler : frontières fermées, aéroports bloqués, - ce qui met fin à la liberté de circulation -, garde nationale et forcées armées sont désormais chargées de maintenir l'ordre dans le pays ; du jour au lendemain, « lorsque les Américains se réveillent pour commencer leur journée, la loi martiale a été imposée dans tous les Etats-Unis ». Le complot (thème qui revient avec insistance chez Aristophane et Roth) suppose qu'une partie de la population s'entend secrètement pour décider de la façon de gouverner ou s'attaquer à une autre partie de la population, ce qui constitue donc <b>une menace interne des adversaires de la démocratie</b> ; c'est ce qui donnera naissance à l'expression espagnole de « cinquième colonne » lors de la guerre d'Espagne pour désigner les partisans nationaliste cachés dans le républicain. Si les femmes sont présentées comme anti-complots dans <u>L'Assemblée des femmes</u>, le Paphlagonien voit des « conjurés partout » et veut dénoncer au Conseil les complots des autres, retournant l'accusation contre eux. Ainsi, il existe un véritable activisme anti-démocratique au sein de la démocratie, qu'il s'incarne dans un Etat paternaliste ou à travers des figures plus tyranniques.</p> <p><b>* Les anti-démocrates exploitent alors non seulement le vide mais aussi les divisions sociales et politiques :</b> il les encourage pour affaiblir la cohésion interne de la démocratie. Dans <u>Les Cavaliers</u>, le charcutier accuse le Paphlagonien de vouloir « réduire Athènes à la condition de petite ville, en établissant des cloisons entre les habitants ». Tocqueville explique que les sociétés démocratiques, du fait même de leur égalitarisme, risquent d'être plus divisées et plus conflictuelles. Selon ce qu'on pourrait appeler le « théorème de Tocqueville », plus on approche du but visé - ici une égalité parfaite - et plus on déplore la distance qui nous en sépare : « la plus</p>	<p><b>II/ L'action de ses adversaires est une menace plus forte contre la démocratie</b></p> <p><b>a) Les menaces des adversaires de la démocratie sont les plus dangereuses</b></p> <p>sa</p> <p>camp</p> <p><b>b) les menaces peuvent aussi provenir de conflits ancestraux ou de puissances étrangères qui dépassent le cadre du régime</b></p>
--	--

<p>petite dissemblance paraît choquante au sein de l'uniformité générale ; la vue en devient plus insupportable à mesure que l'uniformité est plus complète ». Dès lors, cette haine exacerbée des individus démocratiques à l'égard des moindres privilèges favorise non seulement la concentration des pouvoirs entre les mains de quelques uns mais risque aussi d'accroître les tensions sociales, les hommes ne supportant même plus d'être soumis à une quelconque autorité supérieure. C'est aussi en jouant sur les divisions de la société et en alimentant le spectre de la menace juive que Lindbergh et les associations d'extrême-droite antisémites - comme America First ou le Bund germano-américain - parviennent à s'imposer dans le roman uchronique de Roth. Dans l'imaginaire collectif, les Juifs constitueraient un danger majeur « en raison de leurs capitaux et de leur influence » et c'est précisément pour se préserver de cette éventuelle menace qu'il faudrait mener une action préventive contre eux ; ainsi la menace anti-démocratique de l'extrême-droite s'appuie-t-elle sur la peur d'une menace juive contre l'identité américaine : « Lindbergh faisait fièrement état « du sang européen qui est notre héritage » lorsqu'il mettait ses concitoyens en garde contre sa « dilution par des races étrangères » et son « infiltration par un sang inférieur » ». Mais <b>le complot anti-démocratique peut être aussi fomenté par des Etats externes</b> avec l'appui des citoyen du dedans. Au début de la première guerre mondiale, le ministre français de la Guerre fait placarder des affiches qui proclament : « Taisez-vous ! Méfiez-vous ! Les oreilles ennemies vous écoutent. ». Le roman de Roth va lui aussi jusqu'à montrer <b>la possibilité d'une ingérence des pays étrangers dans la vie politique d'un pays</b>, ce qui étend la menace anti-démocratique à des puissances extérieures comme le IIIème Reich, soupçonné de complot contre les USA. Selon l'ex-président Roosevelt, « la seule chose dont il nous fait avoir peur... c'est que Charles A. Lindbergh cède obséquieusement à ses amis nazis » ; il évoque donc la possibilité qu'il « existe un complot ourdi ici même par les forces antidémocratiques qui rêvent d'une Amérique sur le modèle fasciste », donc un activisme anti-démocratique inspiré et renforcé par des ennemis étrangers. N'oublions pas que, du d'Aristophane, la cité d'Athènes, suite à sa capitulation en 404 avt JC, avait été elle-même dirigée pendant un an par le régime des « Trente tyrans » mis en place par Sparte, son ennemie de toujours. Le Charcutier semble d'ailleurs soupçonner le Paphlagonien de complaisance à son égard : « Je n'ignore pas, non plus, tout ce que tu manigances à Argos. Il prend comme prétexte de nous concilier les Argiens afin d'avoir des entretiens particuliers là-bas avec les Lacédémoniens ». Et n'oublions pas, non plus, que la démocratie américaine s'est construite non pas, comme en France, par une révolution de l'intérieur contre un régime autoritaire, mais par une guerre d'indépendance contre l'Angleterre, et avec l'aide de la France : « ils n'ont pas eu à combattre d'aristocratie », constate Tocqueville. Ainsi il existe des forces extérieures à démocratie qui peuvent nuire à la démocratie ou tout du moins influencer négativement sur elle. * Or les citoyens eux-mêmes ne disposent pas toujours de ce pouvoir d'influence : <b>ceux qui voudraient combattre en faveur de la démocratie pour la défendre de l'intérieur n'en ont pas toujours les moyens, malgré leur bonne volonté</b>. Il ne suffit donc pas de dépasser l'inertie et de vouloir être actif comme semble le supposer MDF ; encore faut-il avoir les moyens de résister. Mise à part Praxagora, les femmes de <u>L'Assemblée des femmes</u> ne semblent pas être suffisamment compétentes ni instruites pour prendre la parole et le pouvoir : lors de la répétition, Praxagora ne cesse de les recadrer et l'on peut légitimement se demander, à cette époque où la femme est encore un être mineur, « comment une assemblée de femmes avec des sentiments féminins haranguera-t-elle la masse ? » dans la mesure où, comme le souligne la septième femme (tout aussi anonyme et inexistante socialement que les autres), « c'est une mauvaise chose que l'inexpérience ». Les esclaves grecs - désignés comme des sous-hommes dès la naissance ou suite à une conquête militaire - semblent eux aussi condamnés à subir leur situation passivement ; dans <u>Les Cavaliers</u>, depuis l'arrivée du Paphlagonien, un fouet à la main, « les serviteurs ne cessent de recevoir des coups ». <b>Ils sont aliénés par une servitude involontaire qui leur est imposée du dehors et ne peuvent déployer leur liberté de parole ou d'action</b>. On ne peut guère leur reprocher leur mauvaise volonté ou leur inertie, dans la mesure où la faute en incombe plutôt à celui qui les martyrise. Il règne au sein de la maison du <i>despotes</i> une autre loi que celle qui règne entre les citoyens considérés comme égaux, et cette règle s'impose violemment aux femmes - lesquelles ont eu du mal à s'évader de leur maison pour rejoindre Praxagora à l'insu de leur mari -, comme aux serviteurs - dont la première tirade se résume à un cri de douleur. Si Tocqueville insiste beaucoup sur la servitude volontaire des hommes démocratiques qui se complaisaient dans une soumission passive à un Etat tout-puissant, c'est parce qu'il n'insère pas dans l'équation démocratique le massacre des Amerindiens ou la traite des Noirs, donc il ne comptabilise pas vraiment en Amérique « tous les hommes qui l'habitent ». C'est un point qu'il aborde seulement dans le premier tome, quand il tente d'imaginer « l'avenir probable des trois races qui habitent le territoire des Etats-unis » et ne voit comme cause de leur exil forcé que la famine et la disproportion des ressources ; il conclue donc : « je crois que la race indienne de l'Amérique du Nord est condamnée à périr » face à l'avancée des colons blancs. Quant à la</p>	<p><b>politique</b></p> <p>»</p> <p>temps</p> <p>la</p> <p><b>c) Face à cela, les citoyens n'ont pas toujours les moyens d'agir malgré leur bonne volonté</b></p>
--	---

condition des Noirs américains, il se contente de souligner que l'esclavage est tout aussi funeste pour les maîtres et que la présence des Noirs aux USA risque de présenter un danger pour l'avenir car aucune fusion entre les deux « races » ne sera jamais possible... L'Union restera donc toujours à ses yeux menacée par des forces centrifuges, liées notamment à l'antagonisme entre le Sud et le Nord, provoqué par le souvenir de l'esclavage et de la guerre de Sécession. De son côté, Philip Roth insiste sur la souffrance du peuple juif plus que sur celle des autres minorités, délaissant lui aussi la cause indienne ou noire. Face à la défaillance démocratique, la défaillance parentale est toujours possible et la famille Roth se délite avec le régime ; le père du narrateur, qui avait eu autrefois le courage de refuser une promotion dans sa société d'assurance, n'a plus la force de résister à la décision d'une délocalisation suite à la loi Homestead 42 : « Aujourd'hui, il n'avait plus le courage de contester un déracinement potentiellement aussi périlleux car il était arrivé à la conclusion que la lutte était vaine et qu'il n'avait plus prise sur notre destin. Chose assez scandaleuse, mon père avait été réduit à l'impuissance parce que sa société venait de faire bien docilement allégeance à l'État ». **Cet activisme anti-démocratique se double donc d'une possible impuissance de l'esprit civique.**

**TR :** Ainsi, il existe des forces antidémocratiques qui empêchent la liberté et l'égalité de se déployer de l'intérieur, et contre lesquelles il est parfois difficile voire impossible de lutter. La crise ou le malaise démocratiques ne sont donc pas toujours imputables à la seule négligence ou inertie des citoyens, qui en est le résultat plus que la cause. Si, comme le suggère Edgar Morin quand il tente de penser le problème européen, « la démocratie est une solution qui nous pose des problèmes », ce sont alors peut-être les débats contradictoires et les tensions internes qui, dans le cadre d'institutions durables et fiables, font toute la richesse de la démocratie. Cela permettrait de nuancer quelque peu le ton catastrophiste de la mise en garde que nous adresse PMF.

\* Il faut tout d'abord souligner **le rôle des lois écrites, des institutions et des dirigeants politiques**, lesquels ont une action déterminante, tout autant que celle des citoyens, quand il s'agit de conférer à la démocratie une structure solide et pérenne. Même si la démocratie n'est jamais totalement acquise, comme le suggère l'auteur, il y a des institutions démocratiques (du latin *institulo* = « établir sur ») qui ont été historiquement établies et qui protègent le peuple tout en empêchant un renversement de la démocratie. On pourrait ici souligner le caractère immuable de la Constitution américaine : ce document qui a deux cent douze ans est la plus vieille loi fondamentale écrite de la planète et la plus résistante au changement, tant est si bien que c'est un sujet dont ne débattent jamais les candidats à la présidentielle américaine. Il n'est donc pas étonnant qu'elle soit convoquée à de nombreuses reprises par les personnages du roman de Roth comme ultime rempart contre l'injustice : « Il y avait la Constitution des Etats-unis, il y avait les droits civiques » se rassure Herman Roth au moment de l'investiture de Lindbergh, car il est persuadé tout autant que sa femme que même si le président change, le pays lui ne changera pas, sentiment que le pèlerinage à Washington a pour but de confirmer. Et c'est encore la Constitution qui sauve les juifs de la solution finale : « des garanties inscrites dans la Constitution américaine, ainsi que des traditions démocratiques fort anciennes, prévenaient l'exécution rapide et efficace d'une solution finale, contrairement à ce qui se passait en Europe ». D'ailleurs, toute la réflexion de Tocqueville est sous-tendue par la conviction selon laquelle l'égalisation des conditions, qui est au fondement de toute démocratie, est un « fait providentiel » voulu par Dieu donc un processus historique irréversible, qui rend vaine et illusoire toute tentative de rétablir des privilèges aristocratiques. Enfin, les comédies d'Aristophane illustrent avec éclat l'utilité démocratique d'une institution comme le théâtre grec qui, loin de se réduire à un simple divertissement, n'hésite pas à interpeller les citoyens de manière anti-démagogique, car peu flatteuse, via la parabase, comme pour maintenir leur conscience en éveil et dénoncer ceux qui cherchent à les tromper. « Notre poète d'aujourd'hui en est digne, parce qu'il déteste les mêmes gens que nous, et qu'il ose dire les vérités » souligne le Coryphée des **Cavaliers. Tout ce système démocratique semble être une protection indéfectible contre ses ennemis internes ou externes.**

\* Pour autant, cela ne revient pas à nier les tensions qui la traversent, bien au contraire. **Ce qui menace la démocratie n'est en effet pas séparable de ce qui la renforce, à savoir la diversité des points de vue et des opinions qui s'affrontent dans un dialogue parfois houleux.** Ce débat démocratique commence au sein de la cellule familiale selon Philip Roth : à table, le débat fait rage entre les partisans (le rabbin, tante Evelyn, Sandy) et les opposants (les parents Roth) du projet « Des Gens parmi d'Autres ». Du début à la fin du roman les discussions, parfois violentes, entre le père et le cousin sont enflammées : « Alvin avait avec mon père des discussions animées sur la politique, et le capitalisme en particulier ». Même les enfants entre eux « se lançaient dans

**III) La force dialectique des démocraties est ce qui les rend uniques et durables**

**a) La démocratie ne repose pas que sur la bonne volonté des citoyens mais sur des institutions acquises durablement pour transcender ces conflits**

**b) C'est dans l'adversité et le débat contradictoire que la démocratie renforce ses propres valeurs**

<p>de grandes discussions pour savoir si Walter Winchell était courageux ou fou » de se présenter aux élections en tant que chroniqueur juif. Si Tocqueville voit dans la presse « l'instrument démocratique de la liberté » par excellence, c'est justement dans la mesure où le citoyen ignoré, voire opprimé par les autres ou par l'État « n'a qu'un moyen de se défendre, c'est de s'adresser à la nation tout entière, et, si elle est sourde, au genre humain ». La liberté de la presse est une conséquence immédiate de la liberté d'expression, généralement doublée d'une exigence d'objectivité factuelle et d'une certaine déontologie, ce qui permet à la fois aux points de vue de s'exprimer, de s'affronter, mais aussi de se justifier et de se concilier entre eux. Le quotidien lu chaque jour à haute voix par le père de famille a d'ailleurs pour slogan « PM est contre tous ceux qui malmènent les autres » et se charge de faire entendre la voix des plus faibles. Dans <u>Les Cavaliers</u> le Charcutier est précisément choisi pour affronter le Paphlagonien car il apparaît comme le seul capable de rivaliser en habileté démagogique et en flatteries à l'égard de Démos : « la canaille a rencontré une autre canaille, bien plus féconde que lui en canailleries » chante le Choeur. Et tout se passe comme si l'agôn (le concours, la lutte) entre les deux hommes permettait de révéler la vraie nature de chacun, notamment l'honnêteté et la sincérité désintéressée du Charcutier. Même si les moyens sont peu honorables (insultes, menaces), le but visé et le résultat obtenu permettront d'apporter la paix et la liberté dans l'intérêt du peuple. Quant à Démos, grâce à cet étalage théâtral et caricatural de ses faiblesses, il a enfin pris conscience de ses erreurs : « j'ai honte de mes sottises passées ».</p> <p><b>Les valeurs d'égalité et de liberté ont donc été renforcées par le débat.</b></p> <p>* Les trois auteurs ont ainsi adopté un regard biaisé et décalé sur la démocratie précisément parce que <b>c'est le seul régime qui autorise sa propre critique et qui donne le droit de s'exprimer aux minorités ou aux mécontents autant qu'aux autres. Représenter la démocratie implique de l'interroger sur ses propres faiblesses internes, soit en l'observant de loin, soit en la caricaturant, soit en imaginant le pire.</b> Ils ont eu besoin d'un éloignement et d'un décentrement - réel ou fictif - pour penser la complexité démocratique. Tocqueville revendique une vision historique et sociologique qui lui permet de surplomber le passé et le présent pour mieux préparer l'avenir de la démocratie en Europe ; et le meilleur moyen est encore de l'observer de loin, c'est-à-dire en se plaçant du point de vue doublement décalé d'un aristocrate français déchu, ayant toujours vécu de l'autre côté de l'Atlantique. Si il se permet de critiquer les dérives possibles de la démocratie américaine ou européenne, c'est précisément parce qu'il croit en son irrépensible marche en avant : « c'est parce que je n'étais point un adversaire de la démocratie que j'ai voulu être sincère avec elle ». <b>La critique extérieure est donc une manière de la faire progresser. De même, les deux œuvres littéraires nous engagent à penser la démocratie en nous plaçant du point de vue du « paria » ou de la minorité silencieuse.</b> Le roman uchronique de Roth est presque entièrement saisi du point de vue d'un enfant de 7-9 ans qui est le narrateur. Cette stratégie narrative permet de poser un regard candide sur la démocratie américaine. L'apprentissage qu'il fait de sa propre identité est traumatique et l'identité démocratique qu'il avait commencé à se forger est remise en cause par le nouveau régime : « je ne savais plus quelle était la loi » reconnaît le jeune narrateur. Ainsi la fable politique devient un drame intime, mais qui paradoxalement permet de regarder la démocratie autrement. C'est finalement celui que l'on réduisait à un rôle secondaire, car enfant et juif, qui peut le mieux juger de la santé de la démocratie américaine. C'est également la cas des femmes chez Aristophane : on observe la pseudo-majorité des citoyens masculins du point de vue d'une minorité non représentée, chargée de souligner voire de grossir se défauts : « je suis affligé et peiné par le désordre des affaires de la cité » déclare Praxagora dans son discours préliminaire. S'il est un système ouvert à tous, le régime démocratique doit donc s'accommoder et même tirer sa force des critiques ou des regards décalés que l'on pose sur lui. <b>Ses adversaires peuvent la faire grandir tout autant qu'ils la menacent.</b></p> <p><b>CL :</b> Gouverner en démocratie ne saurait donc être un métier tranquille car « gouverner c'est mécontenter » comme disait Anatole France. Ainsi, la démocratie doit toujours être en mouvement et en reconstruction, tenant compte des disparités et des variations qui la constituent. Ce sont les faiblesses des uns et les forces des autres, les unes étant compensées par les autres, qui la font tenir dans une forme d'équilibre instable.</p>	<p>en</p> <p>de ses</p> <p>c) C'est pourquoi ce système ouvert doit être pensé de biais</p> <p>d'un</p> <p>nous</p> <p>est</p> <p>la</p>
---	--